

Combattre Conquérir VAINCIRE

La presse, quelle que soit son obéissance, rend parfaitement compte de la grisaille qui enveloppe la période présente. Et il ne s'agit pas de conditions atmosphériques :

Le nouvel an, succédant à un Noël plus pâle que jamais, n'a guère donné lieu qu'à de ternes souhaits, formulés sans conviction. Il a été question, une fois de plus, de « paix », de « bien-

SOUHAITS

être » et de « liberté » ; la justice sociale, l'union des hommes de bonne volonté a été, à nouveau, évoquée ; mais avec quel manque de chaleur, quelle absence de foi réelle, quel lamentable ton d'auto-suggestion ! En somme, tant est grand le désarroi général, le 1^{er} janvier n'a été qu'un jour comme tous les autres, la constata-

ET RÉALITÉS

unanime d'une impuissance. Et cela se comprend :

Aux prises avec mille difficultés, les travailleurs de ce pays ne pouvaient, par miracle, se livrer à une vaine euphorie. Les heures supplémentaires, les cadences infernales, les prix inabordables, les logements insuffisants, les impôts de plus en plus lourds, autant de réalités qui ne

DE L'AN NEUF

se laissent pas écarter, serait-ce pour un jour. Bien que peu attentifs à l'évolution de la situation diplomatique, nombreux sont ceux qui sentent les dangers se faire menaçants. Bien qu'ignorants des détours bureaucratiques, les atteintes à la sécurité sociale, au droit de grève, ne laissent pas les travailleurs tout à fait indifférents. Les préoccupations donc ne pouvaient manquer à quiconque, d'où la grisaille de cette fin d'année.

L'An neuf, en somme, n'apporte rien de nouveau. Nos libertés, notre niveau de vie, la paix, sont toujours en péril. Le combat, aussi dur et exaltant le 1^{er} janvier que le 31 décembre, se poursuit.

Combattez toujours nécessaire. Combattez, conquérir et vaincre.

TERREUR EN ALGÉRIE

Les exploits des S.S. français

AMAS on ne fera assez de lumière sur les infamies perpétrées dans les pays colonisés. Jamais les travailleurs français ne seront assurés informés des horreurs qui se ré-

La comédie de l'unité allemande

Le 8 décembre 1951, Adenauer était reçu par le haut gratin de Londres et les discussions, après les comptes rendus qu'en a données la presse, se sont centrées sur l'intégration de la République fédérale à la communauté occidentale, c'est-à-dire au Pacte Atlantique, sur la condamnation d'une renaissance de l'armée allemande, sur la fusion des unités allemandes dans une armée européenne.

Une première offensive était faite dans ce but et l'objet des témoins de l'Allemagne Occidentale venant demander à l'ONU la possibilité de contrôler des élections libres sur tout le territoire allemand représentait une première escarmouche.

Les réactions du gouvernement Grotewohl ne devaient pas tarder à se manifester. En effet, le Président de la République démocratique allemande envoyait une demande de témoignage similaire devant l'ONU, et affirmait son accord à des élections générales libres :

1^{er} Après une confrontation des leaders de l'Est et de l'Ouest;

2^o Sous le contrôle des quatre occupants;

Or, cette fameuse confrontation voulait être évitée par Adenauer pour empêcher:

1^o Que l'unification politique se fasse au prix de son élimination du gouvernement de Bonn;

2^o Que la politique soviétique de dé-militarisation de l'Allemagne prédomine. C'est là, en effet, tout l'enjeu : les U.S.A. ont intérêt au réarmement de l'Allemagne, l'U.R.S.S. veut devant elle un grand espace désarmé. Et ce pacifisme intégral séduit, il va sans dire toute la classe ouvrière des deux Allemagnes... qui se fiche éperdument des raisons politiques et stratégiques des véritables meneurs du jeu.

Ces fameuses élections libres devaient elles avoir lieu sous le contrôle de l'ONU, comme le voulait Adenauer, ou par entente directe entre les représentants allemands de toutes les zones sous le contrôle des quatre comme le demanderont les représentants de l'Allemagne de l'Est ?

La réponse ne devait pas faire de doute. Le bloc soviétique repousse le plan occidental d'enquête dans les deux Allemagnes... tout en gardant l'initiative d'une manœuvre comique en permettant l'accès des enquêteurs au moment où la Presse Occidentale soulignera la mauvaise foi de Moscou préoccupé de pro-

pagande.

Il va de soi que l'escroquerie de l'Unité allemande intéressera moins les ouvriers allemands que la question de lutte revendicative et ceci est un signe révélateur pour le devenir révolutionnaire d'un des prolétariats les mieux organisés quoique partagés entre deux influences impérialistes.

ZINOPPOULOS.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Cinquante-septième année. — N° 296
VENDREDI 4 JANVIER 1952
LE NUMERO : 20 francs

Fondé en 1885 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE
ANARCHISTE »

ÉCHEC FASCISTE chez Renault

ES travailleurs de chez Renault, en présence d'une provocation caractérisée tentée par les voyous du « Rassemblement », ont réagi comme il se devait : réalisant spontanément l'unité d'action, ils ont su faire front efficacement aux agents de la Réaction qui tentaient d'introduire le poison fasciste dans l'usine. Les camarades de la Fédération Anarchiste, au coude à coude avec les travailleurs d'appartements diverses, n'ont nullement, on s'en doute, été les derniers à entrer dans la bagarre. Car c'est bien une bagarre, extrêmement violente, qui s'est produite place Nationale, devant chez Renault, et cela à deux reprises :

Le samedi 22 décembre, entre 12 et 13 heures, se produisit la première offensive des provocateurs. Protégés par quatre policiers en armes, un vendeur du « Rassemblement » faisait grand bruit sur la place Nationale. Outrés par

tant d'arrogance, alliée à un tel manque de dignité, les travailleurs qui sortaient à ce moment-là de l'usine, se mirent en devoir de faire comprendre aux cinq sibires qu'ils étaient indésirables, devant l'obs-

PETITE PROMENADE DANS LES CASERNES

L'est pas facile de lire le « Lib. » à la caserne ! Ce n'est d'ailleurs pas sans danger...

Alors, on achète le « Figaro », on enveloppe le « Lib. » au milieu du journal autorisé. On se recon-

IL Y A UN

scandale du pain

Nous l'avons signalé dès le 14 décembre : Une escroquerie sur le pain est en cours de réalisation ; un mélange de pain de son et de poudre de lait va être mis en circulation au double profit du gouvernement et des compagnies laitières ; une augmentation notable du prix du pain, une diminution de sa qualité doivent s'ensuivre ! Or, cette discrète opération, rondement menée, vient de donner ses premiers « résultats » :

Alors l'insu du public on vend depuis quelques jours du « pain à la poudre de lait écrémé », dans trois boulangeries du département de la Seine ! Le patron d'une de ces boulangeries témoins, M. Lecorci, dont la boutique est située 24, rue Saint-Dominique, à Paris, a confirmé, dans les colonnes d'un quotidien bourgeois « que l'expérience » se poursuivait. « J'ai goûté ce pain » a-t-il déclaré, « et je le trouve excellent ! » Le patron Lecorci, on le voit, a le sens des affaires mais il aurait été immor- de de se contenter de son seul avis et, en fait, d'autres témoignages, émanant d'hommes du métier », se révèlent parfaitement en contradiction avec celui du zéliteur du « pain lacté ».

En vérité, le pain « à la poudre de lait écrémé » aura un goût sucré. Plus difficile à travailler, il risque aussi de fermenter plus facilement et l'augmentation « inévitable du prix de revient entraînera une hausse pour le consommateur ! » Et c'est le syndicat parisien de la boulangerie qui le déclare !

Ainsi, le fond de la combinaison apparaît clairement et les faits viennent confirmer les conclusions de notre précédent article : il s'agit d'une affaire de « gros sous » destinée à permettre des « économies » au gouvernement sur le plan alimentaire et, en même temps, à réaliser l'écoulement de la production d'une usine de fabrication de poudre de lait équipée par le fonds d'investissement, c'est-à-dire financée par l'argent des impôts !

Nous paierons le pain plus cher ; il sera plus mauvais ; le prix du lait frais se maintiendra ; l'industrie de la poudre de lait sera renflouée. Commerçants, politiciens et financiers auront réalisé une bonne affaire !

Et tant pis pour le lampiste, il fera des heures supplémentaires...

Charles DEVANCON.

AUX U.S.A.

NOUVEAUX CRIMES RACISTES

ELAISANT, pour une fois, le crime légal type « électrocution de Mac Gee », les racistes américains en viennent à l'assassinat pur et simple :

M. Harry Moore, secrétaire pour la Floride de l'association pour le progrès des gens de couleur, a été tué hier mercredi, à Miami, par l'explosion d'une bombe qui avait été placée dans la cave de sa maison. Sa femme, une institutrice, a été légèrement blessée.

Depuis juin dernier, dix attentats à la dynamite ont eu lieu en Floride contre des juifs, des catholiques et des noirs. La plupart de ces incidents se sont produits dans la région de Miami.

Ces faits, signalés par toutes les agences de presse, sont irrécusables. Que pourront dire, cette fois, les fidèles du « paradis américain » ? Invqueront-ils, comme l'a fait « Preuves », à propos de l'exécution de Mac Gee, les médailles de « bonne conduite » décernées à quelques « bons noirs », au pays du dollar ?

L'Archevêque de Valence s'attaque aux travailleurs espagnols

Le sabre et le goupillon font toujours bon ménage en Espagne, comme ailleurs. Et toutes les déclarations de « l'ordre vaticane »

ne parviendront pas à faire illusion sur l'étroite collaboration qui unit encore le clergé espagnol et le fascisme franquist. Une nouvelle confirmation de la haine du peuple qui anime la hiérarchie cléricale vient d'avoir lieu :

A l'occasion de Noël, un dignitaire catholique, l'évêque de Valence, a prononcé une allocution significative au plus haut point, qu'il nous appartient de soumettre à tous les amis du peuple espagnol, à tous les travailleurs solidaires de l'Espagne libertaire et antifasciste, martyrisée par l'immonde Franco :

L'archevêque de Valence a d'abord déclaré que les « ouvriers espagnols désiraient un changement de gouvernement, mais qu'ils ne savaient pas quelle sorte de changement ! ». Voilà qui n'est pas banal, n'est-ce pas, lorsqu'il s'agit d'une classe ouvrière qui a prouvé au monde son amour de la liberté, son courage, sa haine de l'oppression !

Mais poursuivons : l'archevêque de Valence a également révélé « que la classe ouvrière espagnole ne craignait pas l'Eglise mais l'armée ! ». Ce qui revient à avouer que l'Eglise ne se maintient que grâce à l'armée, non ?

« Les ouvriers espagnols », de plus, si l'on croit l'archevêque, « considèrent leurs salaires comme des salaires de famine, qui leur sont imposés

par les classes aisées. » Erreur tragique, en vérité !

Enfin, joignant le comique à l'odieux, l'archevêque ajoute : « Nos ouvriers sont amoureux sur le plan sexuel. Les célibataires ne désirent pas se marier et les hommes déjà mariés, considèrent leur femme comme un objet de plaisir sexuel et essaient de ne pas avoir d'enfants !... Hélas, trois fois hélas ! Car l'archevêque, lui, est moral, cela va de soi !

L'archevêque a oublié de signaler que les travailleurs espagnols n'avaient pas la mémoire courte. Gageons qu'ils sont nombreux à ne pas oublier l'archevêque de Valence, suppôt de Franco et de la stupidité, dans leurs prières.

CHEZ LES AUTRES

CONCURRENCE DE LOYALE

TOUTE LA PRESSE a reproduit des extraits de la dernière « lettre aux fidèles » du cardinal Saligie, archevêque de Toulouse :

Ne parlez pas du Père Noël, voilà le bonheur, n'oubliez pas qu'il n'existe pas et qu'il n'a jamais existé. Ne parlez pas du Père Noël, car le Père Noël est une invention dont se servent les habiles pour enlever tout caractère religieux à la fête de Noël !

Le cardinal reprenait à son compte la déclaration de son patron, le Pape Lequel, représentant de Dieu sur terre, est bien placé pour parler des personnes qui n'existent pas...

Ah ! parlez-nous des visions de Fatima de M. Pacelli. C'est ça qui n'est pas une invention dont se servent les habiles !

Il sera beaucoup pardonné à tous ces farceurs...

« FRANC-TIREUR » DEMASQUE

Dans « FRANC-TIREUR », cet écho :

M. Frank Sanderson, instituteur à Londres, a organisé un service de « maisons de retraite » pour les lèvriers devenus trop âgés pour courir. « J'ai toujours pensé avec peine, a déclaré M. Sanderson, à la tragédie des lèvriers, qui dévorent trop vite pour courir sur les cynodromes, sont souvent délaissés par leurs propriétaires. Aussi je m'efforce de trouver un nouveau foyer pour ces malheureux retraités et je les habite à la vie domestique qu'ils mènent par la suite. » Jusqu'à présent, le charitable instituteur a placé plus de 600 lèvriers chez des familles, dans toute l'Angleterre.

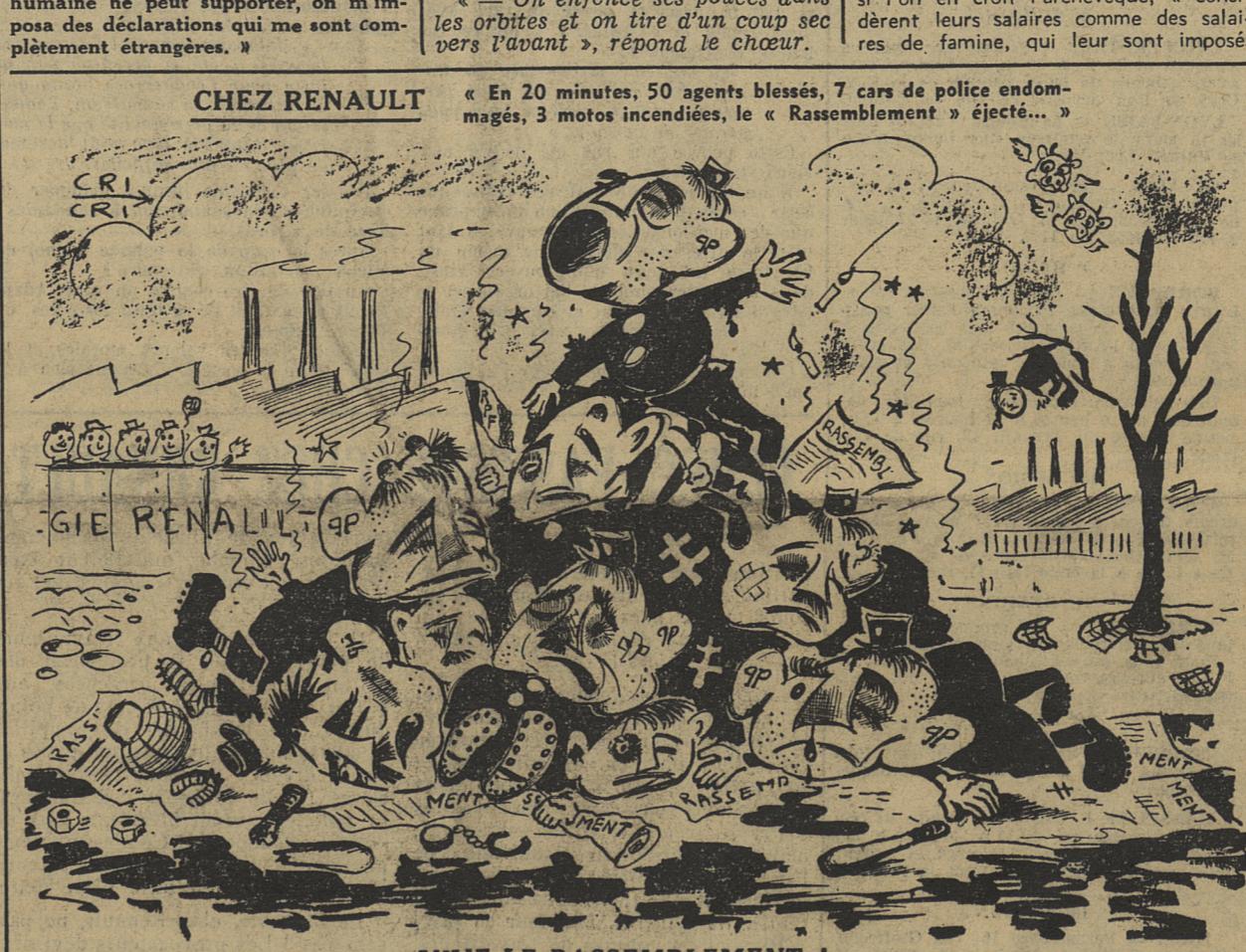
Après ça, les vieux travailleurs ne devront plus dire qu'ils mènent une vie de chien.

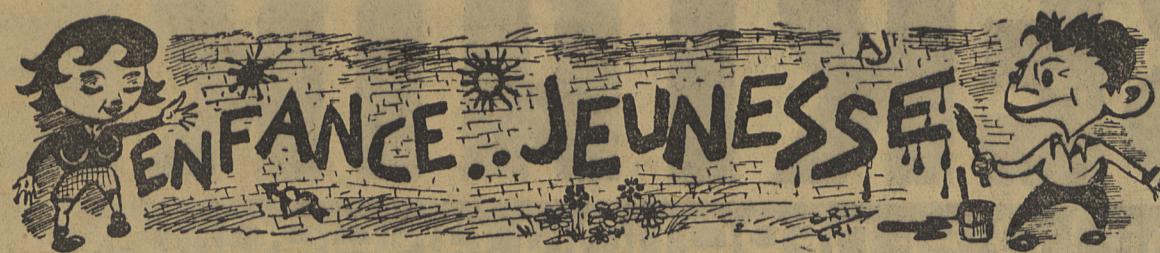
Que ne courront-ils plus vite ! ce brave cœur d'Anglais se sera peut-être intéressé à leur sort.

Toujours dans « FRANC-TIREUR » :

Selon la Pravda, organe du parti communiste russe, l'Institut de recherches de machines domestiques est une pétrolière de tous les diables. Son directeur, ses 38 techniciens et ses 18 employés ont dépensé 35.000 roubles (plus de trois millions de francs) R. CAVAN.

(Suite page 2, col. 3.)





Le cinéaste et les pantins

Information : A Mexico, une « cour martiale », composée de trois gamins (quatre, cinq, huit ans), a jugé une petite fille de douze ans et l'a condamnée à mort. L'enfant a été exécutée d'un coup de fusil en plein crâne. Tout cela pour « jouer à la guerre », selon les garçons. C'est tout.

L'hebdomadaire duquel nous étrayons cette nouvelle brève fait précéder celle-ci de la phrase suivante : « A ceux qui ont trouvé « Les Olivados » (1) exagérés. Car beaucoup de braves gens, malgré leur largeur d'esprit (leur « avant-gardisme », disons le mot !), ont tout de même trouvé que ce M. Bunuel y allait un peu fort en montrant dans son film des gosses assassins. D'un adulte, passe encore, mais qu'un enfant puisse vous occire son prochain (quoi ?), tout seul, comme un « grand », cela leur semble exagéré, aux braves gens !

Et pourtant, les mêmes ne remarquent pas les privations, les vexations et les souffrances que subissent tous les petits « olvidados » du monde entier, et on ne trouvera pas disproportionné le malheur écrasant qui les accable, mais, par contre, on trouvera disproportionné leur geste de révolte, quand cette révolte se traduit par un meurtre. Alors, là, par d'histoires ! toute la lyre y passera : hérité, gosses pourris, rien à y faire, en cage !

Et les braves gens s'en retourneront tranquillement chez eux, la conscience en repos, en pensant qu'après tout les prisons c'est tout de même utile, surtout que les enfants... bénéficient d'établissements spéciaux où on les

« réduisent » sans les rendre trop malheureux.

« Eh bien, non ! Désolé, mais vous avez tort une fois de plus, braves gens, en croyant tout arranger avec des locaux pénitentiaires. Car vous ne vous intéressez qu'aux effets et non aux causes. D'ailleurs, vous le savez bien, et c'est cela le plus terrible.

Ce qui fallait aux trois petits garçons de Mexico, c'était, avant tout, un monde nouveau, où les enfants n'auraient plus envie de « jouer à la guerre », et ceci en supprimant cette maudite propagande, néfaste à Mexico comme à Paris. Ce qu'il leur fallait, c'était un monde où il y aurait beau-

APPEL AUX JEUNES

Camarades jeunes ! sympathisants et lecteurs du « Lib » !, la Commission des Jeunes tient chaque mercredi (de 18 h. 30 à 19 h. 30), une permanence destinée aux « prises de contact » !

Le meilleur accueil vous est donc réservé, chaque semaine, par la Commission, 145, quai de Valmy, Paris-X^e.

Petite promenade

(Suite de la 1^{re} page)

Il est pris dans l'engrenage d'une machine infernale, il s'intègre au cœur, lui qui ne connaît que sa charrette, ses chevaux, les matins brumeux et les filles du bat le samedi soir !

Qui entre à la caserne, risque à tout jamais d'abandonner le peu de personnalité qu'il avait !

Qui se laisse prendre aux beaux discours, aux médailles bariolées, aux uniformes pimpants est définitivement perdu !

(Disons tout de suite qu'une infime minorité seulement se laisse prendre).

Qui a bu le poison est intoxiqué à jamais. Heureusement, nous savons distribuer à large dose le contre-poison.

On essaye vainement d'envirer les jeunes Français mobilisés en faisant miroiter de belles victoires futures.

Contre qui ? On ne sait pas encore !

On parle, pour l'instant, seulement de « l'ennemi ».

« Qui est l'ennemi ? » demande naïvement, l'autre jour, un gars qui voulait enfin comprendre pourquoi il était condamné ainsi à perdre son temps pendant 18 mois.

On ne lui répond pas !

On ne parle pas du pacte Atlantique.

On ne parle pas de l'Amérique.

On ne parle pas de l'U.R.S.S.

On parle de la Patrie, avec un grand P.

Cette patrie qu'il faut défendre

dans

les casernes

d'une armée nationale forte; ils rêvent de l'Europe de Jean-Paul David.

Avant qui fera-t-on leur armée ?

L'économie française, même si on y ajoute « l'économie européenne », en est bien incapable.

Et si l'on essayait, ce serait la misère pour les ouvriers pendant des années.

Les jeunes savent cela aussi; il ne faut pas être docteur en économie politique pour le comprendre.

Les beaux discours sur la patrie en danger sonnent creux; ils n'éveillent aucun écho, sinon quelques sourires. La propagande stalinienne pour une réunion des cinq Grands, la propagande gouvernementale pour une « Europe unie, gage de paix » et le bla-bla-bla de l'U.N.U. n'éveillent guère plus de sympathies.

La guerre qu'on nous prépare, en parlant partout de paix, est une querelle d'idées où les patries progressivement dites joueront un rôle tout à fait secondaire. Pourquoi, en ce cas, jouer les Déroutés !

Il y a d'un côté, le capitalisme américain avide de conquêtes et encore très vivace; de l'autre, le capitalisme soviétique d'Etat, non moins avide de conquêtes et non moins vivace.

Il s'agit en ce moment, pour chacun des deux antagonistes, de récupérer le plus possible de pays satellites, de colonies (nouveau genre) pour les débouchés économiques. La France est une colonie américaine, la Tchécoslovaquie est une colonie de l'U.R.S.S.

Les méthodes sont les mêmes dans les deux cas, le moyen le plus odieux de domination est aujourd'hui la propagande qui revêt partout les mêmes aspects.

On lance les idées communistes totalitaires ou un plan américain quelconque comme on lance une marque de chocolat ou de bretelles.

Bien fou qui s'y laisse prendre.

On matin au soir, à la caserne, les soldats sont menacés par cette propagande de tous les instants : affiches, journaux officiels, livres, cours des officiers, discours, parades, etc.

Dans l'ensemble, peu s'y laissent prendre. Ce qui attire le plus, je pense, est la somme considérable que touchent les sous-officiers et officiers de carrière.

Ceux qui partent en Indochine ou en Corée partent, non pas par patriotisme (à part de rares exceptions), ils partent pour toucher les grosses primes.

LE ESPOR RESTE POURTANT BIEN ANCRE CHEZ LES JEUNES !

Beaucoup résistent et cherchent très sérieusement une solution pour sortir du quipro.

On parle, on refuse la solution facile qui consiste, une fois pour toutes, à opter pour l'un ou l'autre des « Grands » en présence, on cherche une voie pour échapper au carnage et pour faire un monde plus beau.

Beaucoup fréquentent la solution anarchiste, le 3^e espoir.

L'esprit libertaire est bien vivant.

La **FEDERATION ANARCHISTE** représente un îlot dans un monde de confusion et de désordre, un îlot de réalisme. Le **TROISIEME FRONT REVOLUTIONNAIRE**, le front uni prolétarien international, voilà le seul chemin que peuvent suivre les hommes épris de liberté.

Une tâche immense attend ces hommes de bonne volonté. Il faut maintenir une internationale solide qui sera capable de redonner l'espérance à ceux qui sont momentanément désespérés et qui refusent de s'avouer définitivement vaincus.

TROISIEME FRONT : C'est pour le soldat l'espérance d'un monde libéré de la crainte et s'acheminent vers des conditions de vie meilleure. C'est le chemin qui conduit le plus directement à la réalisation de l'idéal

Un oublié : Paul-Louis COURIER

Le hasard de mon « congé payé m'a conduit, cette année, à Véretz, petite commune de la Tarentaise, où vécut et fut assassiné P.-L. Courier.

De ceci, je ne savais rien, mais un monument élevé sur la minuscule place du bourg me l'indiqua et m'incita à faire plus ample connaissance avec le célèbre pamphlétaire.

Cela fut possible, grâce à l'obligeance de l'instituteur, M. Bertrand, qui mit à ma disposition les documents déposés à la mairie de Véretz.

De suite, je fus enthousiasmé et tenté de ranger Courier parmi les précurseurs de l'anarchisme.

À la réflexion, cela me parut inexact et voici pourquoi :

La vie de P.-L. Courier, vigneron (comme il se plaisait à le dire lui-même), dément, ou plutôt ne confirme pas la substance, le contenu de ses écrits. Issu d'une riche famille bourgeoisie, il pu, sans aucun souci matériel, faire de très bonnes études, d'abord la direction de son père, fin lettré, puis avec les meilleurs professeurs de son temps.

Destiné à la carrière du Génie, il sort de l'école de Châlons, en 1793, officier d'artillerie et fut dirigé sur la frontière. Là, débute pour lui une singulière période d'un quinzaine d'années qui noua le mystère, en toute sympathie, bien plus occupé de visiter les musées, les bibliothèques, bien plus studieux de rendre visite à tous les savants et beaux esprits de son temps que de participer à la gloire sanglante des armées de la Révolution et de l'Empire.

Puis, ayant quitté l'armée, il vient s'installer en Touraine, où il devint propriétaire, entre autres, de la forêt de Larcay et de la ferme La Charonne, non loin de Tours.

C'est là qu'il fut assassiné, le 10 avril 1825, par l'un de ses valets de ferme, à la suite d'un obscur complot où l'on pensa un instant mèler sa femme.

Et c'est là, surtout, qu'il mena une vie peu en rapport avec ce que ses différents pamphlets pourraient laisser supposer.

Courier, en effet, adversaire des dé-

tenteurs du pouvoir, dénonciateur des abus de toutes sortes et protecteur des pauvres gens, se montre, en réalité, un maître et un propriétaire peu différent de tous les autres. Autoritaire et残酷, comme son père, il est toujours en procès avec quelqu'un de ses voisins, pour de sordides questions d'intérêts ou de mœurs.

Il se dit vigneron et bûcheron, mais il est surtout propriétaire et ses domaines, de ferme ne sont guère mieux traités, ni mieux payés que les autres.

Bref, malgré tout ce qu'il a écrit, il ne réussit pas à se faire aimer de personne.

Reste son œuvre. Dans celle-ci, par endroit, Courier se montre réellement révolutionnaire, je veux dire désireux de voir la société évoluer vers un meilleur devenir, basé surtout sur la justice et la tolérance.

Mais peut-on dire que, dans ce cas, il ait indiqué des remèdes et présenté même l'immense courant des idées socialistes qui allait déferler à partir des années 40 ? Non, assurément. Courier lutta, certes, contre tous les gouvernements, mais, surtout, il faut le souligner, contre les individus, contre les agents de ces gouvernements. Il dénonce les abus de pouvoir, mais non le pouvoir lui-même semblable en cela à tant de gens, à tant de polémistes

(et il sont encore nombreux aujourd'hui).

Il s'en prend aux juges et non à l'appareil judiciaire, aux gens d'église et non à la religion elle-même.

Il tient pour acquis que le Prince est certainement rempli de bonnes intentions, mais que les courtisans et les fonctionnaires font le malheur du pays malgré lui.

De cela, peut-on lui faire grief ? Oui, certainement, car, savant helléniste, ourdi plus grands philosophes, vivant à une époque où l'oublionnaient leurs idées, voyant autour de lui les gouvernements se succéder sans interruption, dans toute l'Europe, sans apporter de réel avantage aux peuples, il aurait pu en tirer des conclusions beaucoup plus profondes.

À son actif, un certain courage : emprisonné et humilié, sa plume ne s'assouplit pas pour autant.

À son actif encore, ses dissertations pleines d'intérêt sur les grands capitaines, la gloire et la gloire militaire.

Courier, donc, ne fut pas un anarchiste avant la lettre, mais nous devons sauter en lui un esprit libre, un champion de l'indépendance et du bon sens, ainsi qu'il est écrit sur le monument commémoratif de Véretz...

BLANC.

Chez les autres

(Suite de la 1^{re} page)

S'il est difficile de jouer le rôle élevé de femme dans notre société, c'est aussi un grand honneur d'être femme en cette période critique.

Et d'être homme alors ?... Pourquoi honorer seulement la moitié du genre humain ? En voilà une sectaire.

La femme devrait être la première à comprendre que personne ne souffrira plus qu'elle-même si, en renonçant à son rôle de gardeienne des valeurs morales, elle met en péril l'ordre et la stabilité du foyer et de la société dont dépend sa sécurité.

Et savez-vous pourquoi Miss Agnès Meyer crint pour les valeurs morales et la stabilité de la société ? Vous ne voyez pas quel danger met en péril la sécurité de nos campagnes et la solidité des bases de notre ethnique ? Le bolchevisme ? La révolution ? La guerre ?

Bricolés et fourgués que tout cela, le vrai danger qu'il faut combattre est... la femme qui travaille. Ça vous fait rigoler ? Alors que forcez-vous en lisant la suite :

« ... La femme, ne serait-ce que pour protéger doit défendre le mariage chrétien... »

La protection de la femme assurée par la mariée chrétien qui, jusqu'à nos jours, a maintenu des générations de femmes dans un véritable esclavage !

« Malheureusement, l'égoïsme des femmes a été si accentué par la lutte pour l'égalité des droits que la discipline, la soumission, l'adaptation de la personnalité que le mariage comporte leur sont devenus de plus en plus difficiles. »

Pousser l'égoïsme jusqu'à manquer de discipline et de soumission à son Jules ! Race de vîpres.

Après le coup de la pomme à quoi de mieux pouvait-on s'attendre ?

Au lieu de rire comme un niais Adam aurait mieux fait de se tenir les côtes, de s'y cramponner.

Avouez que les valeurs morales et la stabilité de la société n'avaient rien à y perdre.

ÉCHEC FASCISTE CHEZ RENAULT

(Suite de la 1^{re} page)

tination des provocateurs, les travailleurs se virent obligés d'avoir recours à la manière forte, ce qui aboutit à une rapide « évacuation » des perturbateurs !

Le fut nécessaire aux travailleurs de progresser en se protégeant des grilles métalliques arrachées aux arbres de la place. Les cars de police durent être bombardés de bouteilles et autres matériaux, tels que pavés et outils divers : 3 motocyclettes policières avaient la proie des flammes, 51 policiers furent blessés, 7 cars de police endommagés ! Ce n'est qu'après un combat acharné que les travailleurs parvinrent à faire place nette.

Le fascisme, chez Renault, ne passera pas ! Les provocateurs devraient s'en convaincre...

Offrez des livres...

1^{er} Lot : La Révolution inconnue (Voline) ; La hache de Wanbuk (2 tomes) (A. Zweig) ; Les Marais (D. Rollin). Prix : 1.500 francs.

2^{er} Lot : Bethel Merriday (Sinclair Lewis) ; Zola (Zévaès) ; La vie de la terre (A. Koestler) ; Les Fleurs du Mal (Ch. Baudelaire). Prix : 900 francs.

3^{er} Lot : L'Ère des Organisateurs (J. Burnham) ; Les manants du Christ (G. Régler) ; Nouvelles histoires extraordinaires (E. Poë). Prix : 1.000 francs.

4^{er} Lot : Histoire de l'anarchie (A. Sergent) ; Voyages sans cartes (G. Greene) ; Le petit monde de Don Camillo (G. Guareschi). Prix : 1.600 francs.

LE RÉVOLTÉ de Camus EST-IL DES NOTRES ?

NOUS ne pouvons manquer d'admirer ceux qui ont pu lire d'une série traitée ou en très peu de temps le nouveau livre d'Albert Camus. C'est sans doute qu'ils avaient déjà sur le sujet une opinion bien arrêtée et qu'ils pouvaient voir de haut et de loin — une étude de laquelle ils refusaient d'avance d'apprendre quelque chose. Nous nous sommes sentis plus modestes.

Albert Camus ne peut manquer d'accorder à l'opinion du « Libertaire » une importance exceptionnelle sur un sujet comme « L'Homme révolté ». Quelle que soit la présente critique est le fruit de confrontations entre nombreux de nos militaires. S'il nous trouve sévères, c'est que nous vivons une période où se jouent trop de vies pour que nous puissions être académiques. Il s'agit en définitive de l'Homme et de son destin, nous pouvons accepter de nous faire si on l'invite, avec la meilleure foi du monde, à prendre une voie que l'anarchiste juge funeste ou si on sort mal de l'équation.

Camus constate d'abord que l'absurde ne peut donner de règle d'action mais, écrit-il : « Je crie que je ne crois à rien et que tout est abusif, mais je ne puis douter de mon cri et il me faut au moins croire à ma protestation » et ainsi est-il conduit à examiner la révolte, tout particulièrement sous l'angle de « l'orgueil européen ». C'est donc sur deux siècles de révolte métaphysique ou historique que Camus se penche. Pour lui, la révolte est la part de l'homme informé, qui possède la conscience de ses droits et l'homme enfermé dans les sociétés sacrées ne peut connaître la révolte. Ainsi, le problème de la révolte n'auroit de sens « qu'à l'intérieur de notre société occidentale ». Cela ne nous paraît pas aussi évident. Nous ferons aussi à Camus le reproche, et tout se tient — de ne concevoir la révolte qu'au moment où elle s'exprime, ou moment où une limite dans la soutirance ou l'humiliation est marquée par le « non » de l'esclave. Pour nous, il y a révolte déjà avant l'impatience, lorsque l'esclavage rejette en lui-même les ordres, même s'il se tait.

La distinction entre révolte et ressentiment ne nous convainc pas. La révolte peut ne pas être exprimée, le ressentiment peut s'exprimer, il est au-dessous de la révolte : c'est la révolte des cours bas.

Mais Camus nous ralle à sa pensée lorsqu'il montre que la révolte est un « oui » en même temps qu'un « non », car elle manifeste une valeur, elle implique un bien qui dé passe la propre destinée du révolté, un bien commun, quelque chose qui fait le prix, la dignité de l'homme. La révolte n'est pas égoïste, elle exprime une solidarité, elle fait renaitre une solidarité alors que la disparition du sacré avait séparé les hommes. La révolte est collective, « elle est l'aventure de tous », elle tire l'individu de sa solitude. Nous ne pouvons que comprendre cette formule claire et forte : « Je me révolte, donc nous sommes », par laquelle Camus rejoue Bakounine. Camus semble trouver, dès le départ de son enquête, la voie du communisme libertaire, lorsqu'il écrit : « Apparemment négative, puisqu'elle ne crée rien, la révolte est profondément positive puisqu'elle révèle ce qui, en l'homme, est toujours à défendre ». On comprend d'autant moins que Camus, au cœur de son ouvrage, dans quelques pages sur Bakounine, n'ait voulu voir en lui que l'homme « de la négation totale ». C'est trop ignorer l'aspect le plus important du génie de Bakounine et il n'est pas vrai que « dès l'instant où il détruit l'ordre, il crée l'ordre de l'avenir, il le présente comme une dictature ». On comprend que Camus ait voulu donner de l'unité à son chapitre, mais il nous appartient de protester lorsqu'il mutille Bakounine ou se contente d'affirmations mal tondées. On pourrait d'ailleurs reprocher à Albert Camus, à plusieurs reprises, d'utiliser des citations trop brèves, sans références, ou de seconde main. Mieux vaut se reporter, surtout pour un ouvrage comme « L'Homme Révolté », aux sources (œuvres complètes de Bakounine ou de Cossorero) qui d'utiliser une histoire de l'anarchie, fut-elle celle de Sergent et Harmel, qui ne peut donner qu'une vue très générale des hommes et des doctrines.

L'analyse proprement dite de Camus commence par la révolte métaphysique et après d'intéressants développements sur Prométhée et Cain, vient l'étude de la négation absolue. On ne voit pas bien pourquoi, à propos de Sade et de ses vingt-sept années de prison, Camus décide qu'« une si longue claustration engendre des démons ou des tueurs et parfois, dans le même homme, les deux ». N'a-t-il pas, dans notre mouvement de magnifiques exemples contraires ? Camus passe de la révolte absolue de Sade puis de la révolte des dandys au Karamazov de Dostoevsky, en montrant que la révolte lorsqu'elle aboutit au « tout est permis » aboutit au nihilisme. Avec Stirner, sur son absolus sort la divinisation de l'individu et du crime. Avec Nietzsche, on passe à l'affirmation absolue, et bien que Camus démontre que le nazisme du nietzscheisme, il n'en conclut pas moins que l'œuvre de Nietzsche peut être utilisée en faveur du

meurtre. Quelque chose nous choque lorsque nous voyons Camus condamner et Nietzsche à travers ceux qui les ont interprétés à la lettre ou en choisisant bien curieusement dans leur œuvre. Pour Stirner, l'égoïsme doit se manifester la plupart du temps par l'amour et la fraternité : cela, Camus n'en dit mot. Ne pourra-t-on dire qu'il y a complicité de Camus envers les disciples abusifs et cela dans le but inconscient d'étayer une thèse séduisante ?

Toujours poursuivant le but de montrer les méfaits et les horreurs de la révolte absolue, Camus s'attaque à la poésie révoltée, s'en prend à Lautréamont dont les poésies feront succéder au non-absolu des « chants », un « conformisme sans nuances », annonçant « le goût de l'asservissement intellectuel qui s'épanouit dans notre monde ». D'abord, Camus ne s'est pas préoccupé de savoir si les poésies devaient être prises à la lettre ou s'il y en entrait un jeu. Et rien de la vie même de Lautréamont ne semble justifier ses conclusions. On éprouve la pénible impression d'une mauvaise humeur, d'une querelle dont on n'aperçoit pas nettement les motifs.

Pour Rimbaud, il semble que Camus touche plus juste lorsqu'il écrit « grand et admirable poète, le plus grand de son temps », mais que s'appuyant sur les lettres d'Abysse, il ajoute : « Mais il n'est pas l'homme-dieu, l'exemple fa-

meur. Quelque chose nous choque lorsque nous voyons Camus condamner et Nietzsche à travers ceux qui les ont interprétés à la lettre ou en choisisant bien curieusement dans leur œuvre. Pour Stirner, l'égoïsme doit se manifester la plupart du temps par l'amour et la fraternité : cela, Camus n'en dit mot. Ne pourra-t-on dire qu'il y a complicité de Camus envers les disciples abusifs et cela dans le but inconscient d'étayer une thèse séduisante ?

D'autre part, Camus oublie toute une masse de faits historiques qui montrent au contraire que la révolte peut rester elle-même et vivifier la révolution. Sans doute, Camus fait-il par dire que « la révolution pour être créatrice ne peut se passer d'une règle, morale ou métaphysique, qui équilibre le délice historique », bien entendu contre la morale formelle et mystificatrice de la société bourgeoise.

Et A. Camus, dans les dernières pages, oppose la révolution libertaire de la « mesure » à la révolution totalitaire de la « démesure ». Le syndicalisme révolutionnaire et la Commune lui paraissent les points d'application de la volonté libertaire, seule fidèle à la révolte parce que respectueuse de l'homme. Nous respirons enfin dans ces dernières pages, les plus belles d'ailleurs, extraordinairement intenses, où l'on sent un souffle. Nous respirons car nous voyons Camus, non pas tiré vers la « grâce », mais fidèle à la révolte : nous respirons car le langage équivaut de certains passages s'efface : parfois, on pourra penser que Camus oppose à la révolte pure une sorte de révolte « modérée », de radi-

par Georges FONTENIS

rouche, le moine de la poésie qu'on a voulu nous présenter. Il restera à savoir qui verra faire de Rimbaud cet homme-dieu et si de l'exemple de Rimbaud ne peut tirer une loi générale. Les pages qui suivent, sur l'évolution du surrealisme, semblent montrer, au contraire, que l'on peut partir du refus total du monde présent vers la révolte positive et l'amour.

Abandonnant la révolte métaphysique, A. Camus tente dans l'étude de la révolte historique de retrouver cette marche de la révolte nihiliste vers la volonté de puissance. De Spartacus à Lénine, en passant par Saint Just, le récidive (à ce sujet, notre surprise a été grande de voir Louis XVI affirmer par Camus « comme faible et bon ») Hegel, et surtout ses successeurs comme Feuerbach, déclines, Bakounine et Netchaïev et les terroristes russes, A. Camus voit le cynisme politique sortir du nihilisme ou de la révolte. Et cependant, il excepte un Saint-Just ou ces terroristes russes sentimentaux et bouleversants qui savent mourir. Mais avec la naissance du terrorisme d'Etat, A. Camus aborde le fond du problème. Il précise d'abord que l'esprit de révolte est étranger à la croissance des Etats modernes, en particulier des Etats fascistes, mais cependant il fait remarquer que Mussolini et Hitler se réclament le premier de Hegel, le second de Néchtaïev appartenant par là à l'histoire de la révolte et du nihilisme. Puis A. Camus, en un long chapitre, analyse le terrorisme d'Etat basé sur la terreur rationnelle et commence par étudier la pensée de Comte et surtout de Marx. Cela nous donne l'occasion de raccourcir saisi-sants et de critiques éblouissantes. En une page (1), Camus résume parfaitement la théorie économique de Marx. Il montre lumineusement le caractère bourgeois du mensianisme de Marx, la vanité de sa dialectique dans laquelle s'introduit la notion mystique de « fin ». Il semble qu'on soit loin, maintenant, du nihilisme. Mais A. Camus nous rappelle que le nihilisme, non la révolte vraie, a pris l'aspect de la puissance, a couvert ses négations d'une « scolastique obstinée ». La tragédie de la révolution de Lénine, c'est « celle du nihilisme, elle se confond avec le drame de l'intelligence contemporaine qui, prétendant à l'universel, accumule les mutilations de l'homme ».

Ainsi, écrit Camus, Prométhée, devant les hommes faibles ou fâches, a voulu les commander. « Il n'est plus Prométhée, il est César ». Nous pouvons objecter que « cela n'est vrai que d'une révolution, non forcément de toutes », mais Camus lui-même n'y pense-t-il pas ? Vai-t-il abdiquer lui aussi dans une sorte de désespérance ou de conformisme ?

Il vaache son étude, justement, en posant de nouveau le problème « Révolte-Révolution », mais d'une façon générale cette fois.

Camus, maintenant, s'appuie sur ses démonstrations : la révolution des principes a tué Dieu dans les principes, et le nihilisme, parce qu'il n'a toute règle morale, recrée César. Ainsi, les révolutionnaires « se ruent dans l'histoire » contre les enseignements de la révolte elle-même.

Si l'intention du communisme russe est toute différente de celle des fascismes, leur cynisme politique est identique et fils du nihilisme moral.

Deux remarques s'imposent. D'une part, nous acceptons

cal-socialisme en quelque sorte (2). Il apparaît, au contraire, en fin de lecture — je parle de lecture sérieuse — qu'à la mesure barbare conduisant à la terreur et qui n'est que ressentiment exprimé et non révolte, Camus oppose la révolte authentique, la révolte de la mesure à la mesure de l'homme devrait-il dire qui n'est nullement une révolte libertaire mais une révolte lumineuse, une révolte qui ne disparaît pas dans la révolution mais doit l'animer. Messie n'est pas modérée ou modératrice petite bourgeoisie. Camus, le nous retrouve. Son mérite est de dire admirablement ce que nous avons toujours dit, si mal, lorsque nous parlons des rapports de révolutionnaire et du révolté, lorsque nous écrivons il y a quelques semaines encore que la révolution ne peut être si elle n'est habillée par la révolte, mais que la révolte telle quelle est imprévisible sans l'idée révolutionnaire.

Quant à l'opposition midi-matin, Méditerranée-Germanie, elle est très belle, très séduisante. Trop, car elle n'est pas absolument convaincante et risque d'être dangereuse.

Nous ne dirons rien du chapitre sur « Révolte et Art », sinon qu'il est particulièrement chargé de réflexions avec lesquelles il sera difficile de ne pas être d'accord. Reférez le livre de Camus, on ne peut s'interdire de repenser aux impressions parfois pénibles éprouvées au cours de la lecture. De longs développements, obligants et peu riches de nombreux aperçus souvent intuitions, mais où le langage logique fatigue parfois. Impressions de redites même ou de complications dont on ne voit pas toujours la raison. Je pense principalement à certains passages sur « Révolte et Meurtre ». Là encore, Camus ne se méfie pas de l'équité.

voque. « Qu'un seul maître soit, en effet, tué, et le révolté, d'une certaine manière n'est plus autorisé à dire la communauté des hommes dont il tirait pourtant sa justification », écrit-il, alors qu'il admet plus loin le meurtre insurrectionnel s'il est payé de l'acceptation de la mort par celui qui frappe et si la révolte va vers la fin des meurtres. Je vois bien nos militants s'étonner de ces subtilités et se poser tout honnêtement la question de savoir si le maître qui opprime de telle sorte que le révolté est porté à la tuer, est encore un homme ou s'il est seulement le maître. Qui dirait Camus d'un terrorisme qui ne serait ni celui d'un Etat, ni celui d'un nihilisme, mais celui d'une libération, n'oubliant rien de la révolte et de la valeur qu'elle contient ?

Est-ce impensable ? En vérité, Camus qui n'a pas oublié l'attitude libertaire, vers la fin de son livre surtout, fait le silence sur beaucoup de choses. Lorsqu'il écrit que la révolution, pour être digne de son nom, « doit retrouver la source créatrice de la révolte », il exprime un souhait. Il parle du syndicalisme révolutionnaire et cite... les réalisations scandinaves. Là encore, il donne prétexte à ceux qui voudront, par « révolte de la mesure », entendre « compromis » ou « tièdeur ». Mais pas un mot de l'action incontestablement terroriste (mais d'un terrorisme nullement nihiliste) des anarchistes et des syndicalistes engagés. Pas un mot des réalisations populaires de l'Espagne libertaire de 1936. Pourquoi ?

Ainsi, tout au long du terrorisme et de la révolution libertaire, on échappe à l'analyse de Camus. Franchement, c'est été plus important que les querelles à propos de Lautréamont et cela a été peut-être évité de longues pages où la révolution était vue de façon unilatérale, parce qu'on ne pensait qu'à la Russie moderne officielle, cette vue inclinant à la sécession.

Camus a longuement travaillé à son « Homme Révolté » sans doute. Nous y trouvons cependant trop de hâte. Un essai sur un tel sujet devait faire hésiter et s'informer davantage. Car il s'agit, tout de même, du drame de notre temps. Et nous n'aurions pas voulu regretter des affirmations trop rapides, telle celle qui tait de la société de Godwin une « sécession d'inquisition ».

Le livre contient par ailleurs d'admirables pages, surtout dans les derniers chapitres, où la pesanteur qui se dégage parfois des développements fait place à la ferveur, à la tension, aux images éblouissantes.

Nous savons bien que Camus ne peut être à nos côtés qu'en applaudissant les actions et réalisations libertaires, sans pour cela se rallier à nos vues intransigeantes sur l'Etat. Mais déjà, par son livre, il est descendu dans l'arène. Il lui faudra bien préciser, éclairer encore. En tout cas, nous ne pouvons croire que tout soit dit sur la révolte, et dit de cette façon qui permet à la bourgeoisie et à ses critiques d'approuver sans comprendre. Cela peut être grave.

En tout cas, Camus a choisi la révolte. On ne se tire pas au bout de son pareil engagement.

En vente : 500 fr. (franco : 635 fr.)

(1) Page 251.

(2) L'équivaut du langage est flagrant parfois : « Tout révolutionnaire finit en oppresseur ou en hérétique ».

L'Eglise et l'Enseignement

(Suite et fin)

— Lorsqu'à son tour, l'enseignement, ainsi plus tard, Freinet voudra éduquer à St-Paul-de-Vence et, comme Robin, fera du prosélytisme pour une école vivante, sans contrainte, sans dogmes, ce sont encore les tenants du cléricalisme qui organisent la bataille. Ce sont des journaux tels que *La Croix* et *l'Action Française* qui enlèveront la campagne contre lui, sans objectivité, sans scrupules. Campagnes de haine, de menaces, de vilaines, qui attaquent l'homme et non l'œuvre. L'homme étant irréprochable, c'est à ses opinions politiques que désespérément on s'accroche. Comme la victoire ne venait pas assez vite, c'est sur le scandale, sur l'excitation des esprits jusqu'au paroxysme que les clercs s'appuient et, en parlant de Freinet, le Bulletin de l'Évêché allera jusqu'à écrire : « ... il faut prendre la tête puante à la gorge et la sortir de sa taniche... » (2) C'est la *Liberté du Sud-Ouest*, dont le directeur était l'abbé Puech (également directeur diocésain) qui ameute l'opinion contre l'école de Cambiance (Gironde), dirigée par Boyau, disciple de Freinet.

Je pourrais citer ainsi mille et mille exemples de cette lutte acharnée, continue, qu'on mené et continuent à mener clercs et clercs contre toute forme d'éducation et tous éducateurs qui, se dégagent des sentiers battus, tentent de faire des futurs hommes qu'ils éduquent autre chose que des robots savants. Et même, lorsqu'un des maillons de l'enseignement catholique se singularise en débordant de son cadre habillé, il échoue. En voici un exemple apporté par l'un des apologistes de Mme Montessori, créatrice de la première « Casa di Bambini », à Rome, Institut d'expérimentation sis, faute de mieux, dans une école d'un couvent franciscain. L'auteur de cette apologie, malgré sa sympathie pour les œuvres du couvent, ne peut s'empêcher d'écrire : « On peut imaginer, en effet, que l'atmosphère ecclésiastique, faite toute entière d'une obéissance passive à la règle, est loin d'être celle que l'on aurait choisie pour favoriser l'élection d'un système qui s'efforce de supprimer tous les dogmes, de provoquer l'indépendance de la personnalité. » (3)

Les souscripteurs partiels sont priés instantanément de verser le reliquat (400 ou 450 francs) pour recevoir leur livre, plus 131 francs de frais de port pour la province.

L'ouvrage est disponible en vente libre au prix de 2050 francs (franco recommandé : 1.595 francs).

Jean MAITRON dédicacera son ouvrage le dimanche 20 janvier, de 9 h. 30 à 12 h. 30, à la Librairie du « Libertaire », 145, quai de Valmy, Paris (10^e).

Les souscripteurs de province qui ont versé la somme intégralement le recevront par la poste en port dû.

Ceux de la région parisienne sont invités à le retirer, 145, quai de Valmy, Paris-10^e.

Les souscripteurs partiels sont priés instantanément de verser le reliquat (400 ou 450 francs) pour recevoir leur livre, plus 131 francs de frais de port pour la province.

L'ouvrage est disponible en vente libre au prix de 2050 francs (franco recommandé : 1.595 francs).

Jean MAITRON dédicacera son ouvrage le dimanche 20 janvier, de 9 h. 30 à 12 h. 30, à la Librairie du « Libertaire », 145, quai de Valmy, Paris (10^e).

Les souscripteurs partiels sont priés instantanément de verser le reliquat (400 ou 450 francs) pour recevoir leur livre, plus 131 francs de frais de port pour la province.

L'ouvrage est disponible en vente libre au prix de 2050 francs (franco recommandé : 1.595 francs).

Jean MAITRON dédicacera son ouvrage le dimanche 20 janvier, de 9 h. 30 à 12 h. 30, à la Librairie du « Libertaire », 145, quai de Valmy, Paris (10^e).

Les souscripteurs partiels sont priés instantanément de verser le reliquat (400 ou 450 francs) pour recevoir leur livre, plus 131 francs de frais de port pour la province.

L'ouvrage est disponible en vente libre au prix de 2050 francs (franco recommandé : 1.595 francs).

Jean MAITRON dédicacera son ouvrage le dimanche 20 janvier, de 9 h. 30 à 12 h. 30, à la Librairie du « Libertaire », 145, quai de Valmy, Paris (10^e).

Les souscripteurs partiels

Chronométrage et rendement

NOUS n'avons jamais été opposés à une organisation rationnelle du travail. Bien au contraire. Nous estimons l'importance d'une répartition intelligente et harmonieuse de la tâche importante à chacun serait faire preuve de ménage, d'indifférence vis-à-vis de l'homme pris isolément. Il faut, donc, que tous les efforts soient dirigés en sorte que l'usine soit adaptée à l'homme et non l'homme à l'usine. Il est trop facile de condamner en bloc le machinisme et ses inévitables conséquences : travail répétitif de la chaîne, monotone, etc., de condamner tout cela pour se cantonner dans un nihilisme stérile. Mais notre propos n'est pas d'envisager comment le travail industriel, dans une société libertaire, pourrait être humanisé et la rançon du progrès matériel répartie et allégée. Simplement nous voulons nous occuper d'un aspect particulièrement révoltant de l'exploitation capitaliste : le chronométrage.

Toute organisation qui ne tient pas compte des faiblesses physiques et morales inhérentes à la nature humaine n'est que barbare. Or c'est justement ce que l'on veut ignorer à tout prix. Sous prétexte d'aménagement pseudo-scientifique du travail on entend réduire l'homme au niveau d'une équation. A l'odieuse s'ajoute le ridicule.

Peut-on en effet raisonnablement penser que si Paul a produit 100 en 8 heures Pierre doit et peut produire autant ? C'est pourtant ce que l'on affirme car on passe sous silence le fait que Paul est parmi les plus vigoureux et les plus adroits. Ainsi on a chronométré un certain nombre de gestes (partois eux-mêmes décomposés en fraction de seconde), on s'est livré à une série de calculs plus ou moins compliqués en tenant compte des divers rapports entre l'homme et la machine, des possibilités de celle-ci, des temps d'arrêt irréductibles, on a admis un coefficient fatigant, un coefficient panne, etc., pour en arriver à dire : à partir de la même somme de production, vous avez droit à tant de prime. Et aussi pour imposer une production minimum au-dessous de laquelle l'ouvrier sera renvoyé.

Avec ce système on atteint un triple but :

1° La prime au rendement (qui ne devrait être au pif-aller qu'accessoire au salaire) prend chaque jour une importance plus grande au détriment du salaire horaire fixe. On revient à l'antique et sauvage travail aux pièces.

2° Entre ouvriers s'est établie une malsaine compétition.

3° Les « cadres » sont plus acharnés que jamais à faire « surer le burnous »

La Sécurité Sociale a-t-elle besoin d'une « révision de moteur » ?

La Sécurité Sociale est le résultat d'un cocktail de lois et décrets : loi des assurances du 30 avril 1930, loi des accidents du travail et maladies professionnelles du 1^{er} avril 1898 et du 23 mai 1919, loi sur les allocations familiales du 11 mars 1932 et du 29 juillet 1939. Ce cocktail a été servi, par décret le 4 octobre 1945 et par loi le 22 août 1946, aux Français qui ne cessent d'en discuter la couleur et le goût.

L'avis général est que la Sécurité Sociale est une conquête ouvrière.

Ce serait vrai si elle avait apporté aux travailleurs une part supplémentaire du revenu national.

Ce n'est pas le cas.

La part ouvrière a incontestablement diminué depuis 1938 au profit des autres classes sociales malgré une augmentation importante du nombre des travailleurs et de la durée du travail.

Ce n'est pas une conquête mais plutôt, comme l'a déjà été dit, une « digue contre les excès du capitalisme ».

C'est contre cette digue que les réactionnaires et les ministres cléricaux s'acharnent, aujourd'hui, de la même manière qu'ils s'acharnent contre une autre « digue » qui a nom échelle mobile. Le capitalisme et l'antibactériel, la modernisation, l'enseignement des facultés, sont assumés par les travailleurs. Cela explique les prix prohibitifs de la journée d'hôpital qui est 60 fois plus élevée qu'en 1938. Cela explique aussi que la durée de séjour dans un hôpital soit souvent double de celle des cliniques privées.

Les produits pharmaceutiques. — Le Gouvernement faisait savoir dernièrement que la streptomycine seule avait coûté à la Sécurité Sociale plus d'un milliard et demi en 1950. En effet, les spécialités pharmaceutiques sont continuellement en hausse. Ce que le Gouvernement dit pas c'est que cette hausse des spécialités pharmaceutiques est encouragée par la loi Solinhas (du nom d'un député pharmaciens qui en fut l'accoucheur). Depuis la suppression de la taxation, les trusts pharmaceutiques sont à la tête des travailleurs casqués.

Les honoraires médicaux. — Les honoraires médicaux ne seraient qu'au contraire 12 par rapport à 1938. C'est peu... heureusement !... Car les honoraires remboursés par la Sécurité Sociale pour chacun des 25.000 médecins traitants s'élèvent en moyenne à 920 000 francs par an, ce qui suppose un revenu moyen par médecin de près de 1 million 800 000 francs annuel.

ASSURANCE VIEILLESE ET « RETRAITE DES VIEUX »

Sur 100 personnes on compte 16 veillards. Ne nous étonnons donc pas si

DE QUOI JE ME MÊLE...

(Suite de la page 1)

en aucune façon une méthode d'éducation à la vie », on a envie de rire, ou plutôt de vomir son dégoût à la face de ces rabat-joie. Pour ce qui est du mensonge... Quant à l'éducation des jésuites... L'histoire du Père Noël distribuant des jouets n'est pas plus mensongère que celle du petit Jésus... Mais quant aux récits des Saint-Espri et de Vierge enceinte, de sauveur qu'un Père, sadique et gâté, fait sacrifier sur la croix pour racheter des hommes qu'il a lui-même condamnés par descendance depuis la faute originelle, ce marché de dupes, dont de quoi faire perdre le latin aux gosses (ils l'ont appris).

Non contents de nous empoisonner de leurs contes et chants liturgiques à la radio, il faut qu'ils s'en prennent à un bonhomme Noël. On reconnaît bien le sadisme de ces oiseaux charognards. Et si l'on faisait brûler leurs crêches et leurs fétiches auréolés... on les entendrait réclamer justice, alerter l'opinion publique contre la liberté de pensée et d'opinion !

Les cotisations pour l'année 1952 sont de l'ordre de 326 milliards et les dépenses de 396 milliards. »

Travailleurs, à vos poches ou, plus exactement, à vos ceintures !

Mais jetons un coup d'œil dans le « moteur » qui fut, on s'en souvient, une fabrication ministérielle.

LES CAUSES DU DEFICIT

Ll'Etat. — L'Etat se refuse à prendre en charge les dépenses qui lui incombent.

Le régime général, autrement dit la masse des travailleurs de l'industrie et du commerce, supporte le déficit de la Caisse des fonctionnaires et de la Caisse agricole, les frais de construction d'hôpitaux, les frais des services administratifs du ministère du Travail, le paiement d'allocations familiales à la population non active, qui devraient être normalement compensés par des subventions de l'Etat.

Les salaires non agricoles prennent en charge quelque 500 000 personnes qui ne cotisent pas ou cotisent peu.

Les cotisations de 20 ou 30 milliards de cotisations échappent à la Sécurité Sociale par suite : 1) de fausses déclarations patronales concernant les salaires ; 2) du marché noir du travail ; 3) des cotisations insignifiantes des femmes de commerçants et d'artisans (salariées

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

LE COMBAT OUVRIER

Gare aux « bons patrons » !

puisque du chef d'équipe au directeur en passant par les contremaîtres, les surveillants en chef, les chefs d'atelier, l'ingénieur en chef, en second et en j'en passe, tous sont également au travail, tout au rendement des autres s'entend).

— L'exploitation de l'homme « d'en bas », celui qui peine toute sa vie dans le milieu hostile de l'usine, qui vit dans le bruit infernal, dans le cambouis et la poussière, est maintenant hiérarchisé. La prime au rendement, à la limite, devient dividende. A chacune selon ses mérites n'est-ce pas messieurs !

*

Que l'on ne vienne pas nous dire que ce chronométrage est indispensable à l'établissement de prix de revient (II). Rien de commun entre ce système qui tend à identifier l'ouvrier à une machine et le calcul indispensable des « temps ». On pourra toujours établir qu'il faut en moyenne tant d'heures pour fabriquer telle ou telle machine, définie. On ne pourra jamais fixer arbitrairement le nombre de secondes, de minutes nécessaires à celle ou telle opération. Celui qui exécutera celle-ci en 4 minutes, en mettra 3, ou 6, démain, selon qu'il sera dispos ou non. Selon qu'il aura bien ou mal dormi, bien ou mal digéré. Selon qu'il sera triste ou gai. Selon... Ici la science (la pseudo-science de ces messieurs) s'arrête. Ils ne veulent évidemment pas en convenir. Et pour cause. Que deviendraient les chronométrateurs (qui ne sont pas chronométrés eux !) et les primes, leurs primes qui augmentent à chaque échelon hiérarchique ?

A l'opposé de ce qui devrait être organisé (dans la mesure des plus grandes possibilités) on cherche à assurer le prolétariat, à l'écraser psychologiquement et physiquement en lui imposant des normes rigides (valables pour les seules machines). Et les travailleurs sont maintenant d'autant plus dominés par l'usine que la prime au rendement toujours établie au niveau le plus haut et toujours plus difficile à obtenir) conserve encore pour beaucoup d'entre eux un certain pouvoir d'excitation au travail ; elle démeure pour les hommes vigoureux et adroits un moyen d'augmenter leur revenu. Quant aux autres... Mais n'est-ce pas là ce que veulent justement les patrons et le Père Noël ?

Jean CLARI.

(I) Même (et surtout) dans une société libertaire on aura le devoir de calculer les prix de revient. Et de ne jamais oublier que les richesses appartiennent à la collectivité toute entière, qu'il faut le gérer au mieux des intérêts de tous.

Et de fait, bien que la majorité du prolétariat ouvrier sache à quoi s'en tenir sur ce plan, il y a encore trop d'ou

INSULTE AUX CHEMINOTS

DANS un tract publicitaire pour la souscription à l'emprunt S.N.C.F., la direction générale des chemins de fer se glorifie de l'augmentation de sa productivité. « Effort entrepris pour le bénéfice de tous » (sic)

En quelques chiffres on mesure les « progrès accomplis ».

De 1938 à 1950, le trafic est passé : pour les voyageurs-kilomètres, de 22 milliards à 26 milliards ; pour les tonnes-kilomètres, de 29 milliards à 42 milliards ; les effectifs du personnel sont tombés pendant cette même période de 514.700 à 431.100.

Sur la base 100 en 1929, la productivité par heure d'agent, qui était de 82 en 1938 dépasse 130 à l'heure actuelle.

Par rapport à 1938, le tonnage kilométrique utile assuré en moyenne par chaque wagon ressort à 176 % ; le trafic assuré en moyenne par chaque locomotive à 108 %. Ces chiffres s'améliorent sans cesse.

À la fin de 1951, les effectifs du personnel ne seront plus que de 417.000 agents environ, alors que le trafic croît toujours avec ses 322.000 wagons chargés ; la semaine du 24 au 30 novembre est la plus forte que les chemins de fer aient jamais connue !

En dépit de tout ce que l'on peut dire sur le progrès technique réalisé depuis 1938, cet accroissement de productivité n'est que le produit de cauchemars infernaux imposés aux cheminots, elle se traduit, en fait, par une diminution du standard de vie dans une société plus riche par rapport à 1938.

Ces chiffres se passent donc de commentaires.

Il suffit de revenir sur le sabotage de la semaine de 40 heures avec la complicité des staliniens, socialistes et autres politiciens.

Si vous n'avez pas compris camarades réformistes, on vous fera un petit dessin.

Ainsi, la direction générale de la S.N.C.F., avec un cynisme ébourrasant, insulte la misère sans cesse croissante des travailleurs. Que ce beau monde prenne garde, l'apathie actuelle des masses est trompeuse.

Dans un prochain avenir, qui sait si nous n'aurons pas ensemble des complications à régler ?

ANDRE.

CALENDRIER S.I.A.

Camarades,

Demandez le nouveau calendrier

S.I.A. 1952, artistiquement imaginé.

En vente au 145, Quai de Valmy.

90 fr. et 105 fr. port compris.

COMBAT PAYSAN

Bilan de banqueroute frauduleuse

TOUT ce que le cultivateur achète monte en flèche ; les prix des produits industriels, qui sont passés du coefficient 855 en mai 1947 au coefficient 3.250 en avril 1951, ont quadruplé.

Les prix des produits agricoles à la production sont restés très loin en arrière, au coefficient 1.850, et le Gouvernement multiplie les importations pour les maintenir à un niveau inférieur.

Résultat : les petits et moyens exploitants, qui sont dans l'impossibilité de moderniser leur exploitation, végètent, s'endettent et se ruinent, alors que les gros capitalistes de l'industrie et du négoce ont amassé des centaines de milliards de profits.

Le montant des impôts directs et des taxes est passé de 498 milliards en 1947 à 1.527 milliards en 1951, et, dans le même temps, le franc a perdu 2/3 de sa valeur.

Pour alimenter ses budgets de guerre, l'Etat préleve aujourd'hui 15 fr. d'impôts et de taxes sur le litre de pin, 26 fr. sur le kilo de sucre, 45 fr. sur le kilo de bœuf, 1 fr. sur un litre d'huile, 55 fr. sur un paquet de tabac, 20 fr. sur une paire de chaussettes, 600 à 800 fr. sur une paire de chaussures, 4.000 à 5.000 fr. sur une bicyclette, plus de 500 fr. sur un quintal d'engrais azoté, etc. Voilà la cause essentielle de la vie chère.

Il n'y a pas d'argent pour les vieux, pour l'aide aux jeunes et à la famille paysanne, pour les victimes des calamités, pour les adductions d'eau et autres travaux d'intérêt rural, mais il y en a pour la guerre.

Les dépenses de guerre, en y compris celles destinées à la guerre d'Indochine, qui s'élèvent à près d'un milliard par jour, représentent, en 1951, près de 40/0 du budget, contre 2/0 seulement pour l'ensemble des crédits affectés à l'agriculture.

Paysans de France, pour empêcher la guerre et pour barrer la route au fascisme menaçant, vous vous unirez dans l'action, pour la sauvegarde des libertés existantes et pour un avenir meilleur.

H. A.

Essai sur la condition ouvrière

(1900-1950)

de Michel COLLINET

Quelles sont les origines sociales de l'ouvrier moderne ? L'auteur, utilisant une enquête récente, a cherché une réponse — très provisoire — au problème important et presque inconnu des migrations sociales.

Actuellement attaché de recherches sur le C.N.R.S., il se trouve à des études sur le salariat et le syndicalisme.

Comment les classes salariées et partiellement la classe ouvrière ont-elles évolué depuis cinquante ans dans notre pays ? telle est la question soulevée par le livre de Michel Collinet.

La structure des classes salariées s'est transformée avec celle de l'industrie et le progrès technique qui en fut la cause. En même temps que l'activité humaine tendait à évoluer du secteur industriel vers les secteurs de distribution, la catégorie sociale des employés, que l'auteur appelle classe moyenne salariée, grandissait en importance.

Simultanément, la rationalisation industrielle créait un type nouveau d'ouvrier, l'ouvrier spécialisé sans qualification, amenant avec lui un comportement nouveau vis-à-vis de son travail, de ses camarades d'atelier et de la société dans son ensemble.

Serge NINN.

n'a pas de peine à montrer que leurs avantages sont entièrement payés par les salariés eux-mêmes. Sous des formes nouvelles, on est revenu à la loi d'airain de Ricardo et Lassalle ; seule une augmentation simultanée de la productivité et du salaire direct pourrait briser cette « loi » et améliorer la vie ouvrière.

1 volume de 208 pages sous jaquette : 510 francs, franco : 540 francs.

La Gérante : P. LAVIN.

Imp. Centrale du Croissant, 19, rue du Croissant, Paris-9^e. F. ROCHON, imprimeur.

prise ou dans ta localité. Le Libérateur ou bien la Fédération anarchiste les lecteurs de notre journal ou bien les militants seront informés. Tu nous seras au courant de ce qui se passe dans ton entre-

prise ou dans ta localité. Le Libérateur ou bien la Fédération anarchiste les lecteurs de notre journal ou bien les militants seront informés. Tu nous seras au courant de ce qui se passe dans ton entre-

prise ou dans ta localité. Le Libérateur ou bien la Fédération anarchiste les lecteurs de notre journal ou bien les militants seront informés. Tu nous seras au courant de ce qui se passe dans ton entre-